

L'Anniversaire

Huit octobre 2020. Promenade dans les bois après une longue convalescence. Aidé d'une canne, je marche lentement sur les chemins aménagés dans la petite forêt de Beaumarché. Non, ce n'est pas une faute d'orthographe : rien à voir avec Beaumarchais. Ces bois, souvent menacés par des promoteurs avides, ont été préservés grâce au courage (malgré des menaces voilées) et à la ténacité de quelques riverains. Plusieurs hectares de verdure ont ainsi été épargnés entre deux faubourgs : un au nord, un au sud. Au nord de Beaumarché se trouve également un lycée qui jouit d'une assez bonne réputation. Les élèves du faubourg sud traversent régulièrement la forêt, à pied ou à vélo.

Il a plu pendant la nuit. L'air est humide et frais. Le ciel reste blanchâtre. Le sous-bois sent les feuilles mortes, mais ce sont les feuilles de l'an passé. Elles forment de noires bordures le long des sentiers. Les feuilles de cette année ne vont pas tarder à les suivre. Elles commencent

à tourner au jaune. D'autres senteurs se glissent parmi les arbres : exhalaisons de renards ou de blaireaux, suggestions de champignons. De temps en temps, on entend sans les voir des triangles d'oies sauvages klaxonnant vers l'Afrique.

Certaines flaques d'eau ralentissent ma progression, surtout quand les rives en sont boueuses. Avec ma démarche hésitante, ce ne serait vraiment pas le moment de m'étaler dans la gadoue. Je croise beaucoup de chiens : certains sont tenus en laisse ; la plupart ne le sont pas malgré la réglementation, mais je sympathise avec les propriétaires : il y a de l'espace, et puis le sol entre les arbres est recouvert de feuilles. Ce n'est pas comme une pelouse où les déjections pourraient offenser la vue et l'odorat des promeneurs. Si je veux faire remonter d'un cran mon estime pour l'espèce humaine, je pense aux chiens. Les représentants de l'espèce homo sapiens vous disent bonjour. Les chiens aussi, les seconds ayant éduqué les premiers. Remuant la queue, toujours de bonne humeur, ils s'approchent de vous, reniflent

brièvement vos jambes puis s'éloignent en trotinant. Voici mon préféré : un berger bernois dont la mine réjouie appelle les caresses.

Je croise aussi des lycéens du faubourg sud qui coupent à travers bois pour rejoindre leur établissement. Certains sont à pied, beaucoup à vélo, mais beaucoup aussi marchent à côté de leur vélo afin de pouvoir bavarder avec un copain ou une copine. Contrairement aux chiens, ils ne me disent pas bonjour, mais ils ne sont pas hostiles. Je suis vieux ; ergo je suis invisible ; je n'existe pas. J'ai passé plusieurs décennies à enseigner dans leur lycée. J'ai dû connaître les parents de certains d'entre eux. C'est un petit bâtiment : six-cents élèves seulement.

Se souvient-on de ses propres élèves ? Très peu, en fait, et cette réponse étonne souvent ceux qui me posent la question. Deuxième question, presque inévitable : "Vous ne les aimiez donc pas ?" Si, bien sûr, et certains plus que d'autres, inévitablement ; mais je n'ai jamais cherché à créer des liens d'amitié. Je me souviens

cependant de Pierre Leloup (je n'invente rien) qui voulait faire médecine, Isidore Harbi qui se destinait à l'informatique et Gérard Lambert dont la grande passion était l'escalade, mais j'ai appris qu'il avait mal tourné : il est maintenant député. Parmi les filles, Anita Petitjean dont la bonne humeur était contagieuse et l'activité débordante. Mais celle qui est restée, et restera toujours gravée dans ma mémoire, c'est Azra. Avais-je un faible pour elle, comme il arrive que certains professeurs soient attirés par l'une (ou l'un) de leurs élèves ? Même pas. Ce sont les circonstances qui ont rendu son souvenir si tenace.

Azra aimait le jaune. Jupe, corsage ou pantalon, ses vêtements arboraient fréquemment des variantes de cette couleur. Ses jupes, qu'elle portait plutôt courtes, étaient en général frangées de zig-zags ou de croisillons noirs. Azra était jolie, sans faire tourner les têtes ; une beauté ordinaire, pourrait-on dire : jambes élégantes, taille fine, mais poitrine un peu trop prononcée pour son âge, et qui, sous les effets impitoyables de la gravité,

annonçait des effondrements peu esthétiques pour l'avenir. Sa peau tirait sur la teinte ivoire, ses cheveux étaient longs et noirs, entourant un visage très « Moyen-Orient » avec d'énormes yeux sombres. C'était une jeune fille calme. Elle souriait rarement. Elle évitait les garçons comme la peste et baissait les yeux en s'adressant aux hommes, y compris les profs, exactement comme si elle s'était sentie coupable d'avoir commis quelque sottise.

J'ai toujours fait partie de ces enseignants qui ont une sainte horreur d'emporter du travail à la maison. La plupart de mes collègues pourrissaient ainsi la vie de leur famille. L'un d'eux m'avait confié : "J'ai parfois l'impression que ma femme et ma fille vivent chez moi comme si elles étaient seulement des colocataires." Un jour, il jeta sa panoplie de prof aux orties et se trouva un emploi dans le monde de l'investissement. Ses nouveaux compagnons, partageant l'idée que les enseignants ne foutent pas grand' chose (avec toutes ces vacances, pensez donc !) ne se gênèrent pas pour lui lancer à tour de rôle : "Eh bien Olivier, tu apprends maintenant ce que

c'est que le vrai travail ?" Ayant récupéré sa vie de famille, il répondait : "Oui, tu as raison : j'apprends. J'apprends surtout que J'aurais dû quitter l'enseignement il y a longtemps."

Ma solution n'avait pas consisté à quitter la profession. Par contre, j'arrivais au lycée de très bonne heure : six heures du matin. Le concierge, que les élèves appelaient « le cierge », pensait que j'étais un peu fada (il venait de Marseille). J'allais dans ma salle de classe où je planifiais les cours de la journée, corrigeais des copies ou remplissais les innombrables documents d'évaluation d'élèves et autres statistiques exigés par les tendances pédagogiques au goût du jour ; à se demander comment nous avions fait, nous les adultes, pour réussir nos examens à cette époque préhistorique où nous acceptions la simple nécessité d'étudier consciencieusement, puis de s'exprimer clairement, logiquement, sans fautes de grammaire ou d'orthographe. C'étaient les années où seulement 40% des candidats au Bac réussissaient l'examen ; 60% dans les très bons établissements. Cette

perspective n'encourageait pas le laisser-aller. La réussite ou l'échec devenaient les résultats indiscutables et inévitables de nos efforts. Les profs n'avaient pas d'état d'âme.

En fin d'après-midi, je restais souvent au lycée après tout le monde. L'ambiance était moins agréable et surtout moins paisible. Il fallait accepter l'inévitable raffut du nettoyage : seaux entrechoqués, puissants atterrissages de fauberts, ronronnement des aspirateurs et des cireuses, rires stridents des femmes de ménage (pardon : des « techniciennes de surface »), mais aussi commentaires hurlés d'un bout à l'autre des couloirs sur des sujets allant de la stupidité des maris à la fréquence des fausses couches. Grâce à mon système, et malgré les longues journées passées sur le lieu de travail, j'étais revenu chez moi pour mes soirées et mes fins de semaine. J'étais en famille.

Je suis seul dans la forêt maintenant. Les lycéens sont en classe ; même les retardataires. Tout est encore plus calme qu'il y a seulement dix minutes. Un hibou qui

devrait être au lit depuis longtemps passe près de moi dans un silence impressionnant. Pas étonnant que les mulots n'aient aucune chance. J'imagine un début d'histoire à raconter à mes petits-enfants : celle du hibou excentrique. Si l'on sort la nuit, on est noctambule ; alors, si un oiseau de nuit sort dans la journée, devient-il jourtambule ? Était-il, avec ses amis, resté trop longtemps à boire et à chanter ? Rentre-t-il d'une liaison illicite ? Va-t-il se faire engueuler par sa dulcinée ?

Je continue à marcher sans but. Sans but ? Non. Comme il est facile de se mentir à soi-même ! En effet, tous les ans mes pas se dirigent sous hypnose vers le même endroit et le même arbre. C'est un chêne. On dit (et c'est vrai) que les chênes poussent très lentement. Celui-ci, pourtant, est passé en vingt ans d'un jeune arbre de quinze centimètres de diamètre à un bel adolescent de vingt-cinq. Il doit bien se plaire où il se trouve. L'inscription gravée sur son écorce a grandi en proportion : "8 octobre 2000". On m'a devancé ce matin. Trois brins de romarin y ont été attachés maladroitement.

On voit encore, autour du tronc, la ficelle humide et grise de l'année dernière : même offrande, je suppose, provenant de la même personne.

Ce jour-là, arrivé comme d'habitude à des heures indues, j'étais dans ma salle de classe. Des larmes de pluie coulaient lentement de l'autre côté des vitres. Mon bureau en simple bois de pin, jauni par les années, était posé sur une estrade d'environ cinquante centimètres. Les profs soixante-huitards s'étaient débarrassés du leur. Il ne fallait pas « dominer » les élèves. Il fallait les disposer en cercles, pas en rangées, même si cela signifiait que l'enseignant d'adressait à des dos et à des nuques. Pour éviter cet inconvénient, il fallait enfin se promener d'un cercle à l'autre afin de donner à chaque élève l'impression que l'on s'occupait spécialement de lui ou d'elle. Pour les vingt autres, on s'en remettait à la grâce de Dieu. Il était fortement déconseillé de donner un cours « magistral », c'est-à-dire, dans le jargon à la mode, à la classe entière. Les champions du « il est interdit d'interdire » étaient arrivés au pouvoir et interdisaient à tour de bras.

Je vis soudain passer dans le couloir une ombre, un reflet. Le concierge savait où j'étais. Normalement, personne d'autre n'aurait dû se trouver dans le bâtiment. Je décidai d'aller me renseigner sur celui ou celle qui aurait pu avoir la même idée que moi. Simple curiosité. Dans ma tête, ce ne pouvait être qu'un autre prof. J'entendais des pas feutrés dans les couloirs, et fut surpris de constater qu'ils me guidaient vers le gymnase. Ce sera un prof d'éducation physique, pensai-je... ou plutôt une prof car maintenant, les chuintements de semelles bifurquaient vers le vestiaire des filles. Je n'y entrai pas : précaution élémentaire si on ne veut pas risquer (même lorsque le risque est très faible) d'être accusé de toutes sortes d'horreurs. Le « plaisir » de détruire une réputation est une tentation irrésistible pour certains.

Ne sachant trop quoi faire, je m'adossai à la paroi du corridor et attendis. Si c'était une élève, avait-elle pénétré dans les vestiaires afin de faire les poches de quelque vêtement qui n'aurait pas été sous clef ? Je voulais en avoir le cœur net. J'étais entouré d'un

extraordinaire mélange d'odeurs : le chlore de la piscine à seulement quelques mètres, les faibles relents de sueur incrustés à jamais dans le gymnase et les produits de nettoyage étalés dans les couloirs par de puissantes cireuses.

La porte des vestiaires s'ouvrit presque brutalement, et Azra en jaillit comme l'eût fait un jouet mécanique, puis s'arrêta net, les yeux agrandis par la peur. Elle se cacha le visage dans les mains et s'effondra lentement jusqu'à se retrouver assise sur le sol, le dos contre la cloison. Je m'assis près d'elle. J'avais envie de lui passer un bras autour des épaules, mais là encore, conscient de cette hystérie collective qui voit le mal partout (chez les autres, bien sûr), je me retins. Azra, le visage toujours caché dans les mains, pleurait à chaudes larmes. Elle faisait plus : elle gémissait. Quelques secondes plus tard, elle hurlait comme une personne qui a retenu son chagrin pendant des années, et dont les réticences s'effondrent. Elle était secouée de sanglots. Elle

toussait comme une personne qui vomit. Je n'avais jamais observé un tel degré de désespoir.

Je me relevai. "Allons dans ma salle de classe, Azra. Tu pourras t'asseoir normalement, et on pourra discuter." Et j'ajoutai tout doucement : "Si tu veux, bien sûr". Elle fit "non" de la tête. Je n'insistai pas. Je la sentais tendue comme une corde de violon, et prête à se retourner contre moi. Elle me faisait penser à animal sauvage acculé par des chiens de chasse et gouverné uniquement par les instincts primitifs de la survie. Lentement, je regagnai ma classe. J'étais troublé. Il me semblait avoir assisté à la détresse d'une adulte, pas d'une adolescente.

Je m'assis sans avoir le moins du monde envie de me remettre au travail. Les mains à plat sur le bureau, le regard perdu sur le mur du fond avec ses affiches SNCF encourageant les vacanciers à se rendre sur la Côte d'Azur, je faisais l'expérience d'un véritable vide mental. La porte donnant sur le couloir s'ouvrit, comme si on hésitait. Azra se dirigea vers son pupitre. Elle s'y installa

et me sourit avec un bref soupir qui ressemblait à une demande d'excuse. Ses yeux étaient rouges. "Vous allez me dénoncer Monsieur ?"

"Te dénoncer ? Mais Pourquoi ? Et de quoi ?"

Elle resta longtemps silencieuse. Je ne la pressai pas. Je sentais son besoin de parler et attendais patiemment qu'elle se décide. Elle toussota et commença : "Je suis en prison, Monsieur, et je ne vois pas comment m'échapper."

Cette dernière remarque me fit peur. Les candidats au suicide mentionnent, selon les circonstances, tout un éventail de raisons pour passer à l'acte : pauvreté, douleur en phase terminale de cancer, dépit amoureux... mais la raison la plus souvent invoquée, c'est l'impression de se sentir pris au piège et acculé par le sort sans espoir de jamais trouver une sortie. Azra se racla la gorge une fois de plus. "Mon père n'a jamais prêté attention à moi, et ça me convient parfaitement, car lorsqu'il nous adresse la parole, à Maman et à moi, c'est pour souligner à quel point les femmes sont stupides. Nos goûts, nos habitudes,

tout lui est condamnable. Ce matin, il a exigé que je mette un foulard sur la tête et une jupe longue. C'est pour cela que je suis allée aux vestiaires ; pour me changer. Mais il y pire, Monsieur : il a pris un billet aller-retour pour Karachi, et un aller simple. Vous savez ce que cela veut dire ?”

“Il veut retourner au pays ? Tu reviendras sans lui ?”

“Mais non, voyons : c'est le contraire. Lui, il va revenir en France. Moi, il va me marier à quelqu'un que je ne connais pas.”

Les larmes recommençaient, silencieuses cette fois. Je me disais qu'il fallait absolument faire quelque chose ; mais quoi ? “Tu n'as pas dix-huit ans, n'est-ce pas ?” Elle fit “non” de la tête, et reprit : “Il me défend aussi de passer par la forêt. Il dit que j'en profite pour rencontrer des garçons, que j'en profite aussi pour boire de l'alcool et fumer”.

“A-t-il des raisons de le dire ?”

“Bien sûr que non. Il est complètement fou. Il dit que si je continue comme ça, je ne serai plus qu’un produit avarié dont personne ne voudra.”

“Tu es mineure. Ça complique les choses. Il te bat ?”

“Non, mais il bat ma mère. D’ailleurs, je lui ai crié qu’il avait cent fois raison, que je bois, que je fume et que je rencontre des garçons. S’il me force à partir, je ferai un scandale à l’aéroport jusqu’à ce que la police vienne m’arrêter.”

“Écoute : je vais en parler à madame le proviseur. Elle saura sûrement à qui s’adresser. Il doit y avoir des services de protection de l’enfance.”

Azra se leva et courut à la porte de la salle de classe. Là, avant de disparaître dans le couloir, elle se retourna, et la rage au cœur, hurla : “J’aurais jamais dû vous parler. Vous voulez me confier à des bureaucrates. Ils ouvriront mon dossier dans six mois. Dans six mois, je serai morte !”

Elle ne croyait pas si bien dire. Le lendemain matin, 8 octobre 2000, j'appris par l'une de ces rumeurs qui se propagent comme une tornade inattendue au milieu d'une belle journée, qu'une vieille dame, en promenant son chien dans la forêt, avait découvert le cadavre égorgé d'une jeune fille vêtue d'une robe jaune vif ornée de triangles noirs.

"J'ai sauvé l'honneur de ma famille" déclara le père d'Azra quand il fut condamné à la détention à perpétuité.

La justice en France est une illusion, un décor de théâtre. L'assassin fut libéré en 2004. "Il n'a pas d'autres filles", argumentaient les bonnes âmes : "Il ne risque donc pas de recommencer".

Appuyé sur ma canne, je me laisse hypnotiser par l'arbre au pied duquel, il y a vingt ans, Azra est morte. Elle aurait trente-six ans maintenant. Des gouttes d'eau tombent lourdement du feuillage à intervalles réguliers : une sorte de glas... Je ne crois guère à une vie dans l'au-delà. Pourtant, je me surprends à murmurer : "Tu étais en

prison, belle enfant. Tu es libre maintenant. Repose en paix !” Une feuille jaune marbrée de noir descend au ralenti et atterrit devant moi. “Mes sincères vœux d’anniversaire, Azra !”